

1. Culture Le Figaro du samedi 09 06 2018

Patrice Jean : « Les grands écrivains ne peuvent que heurter les narcisses de la vertu »

THIERRY CLERMONT L'écrivain Pierre Loti, dans sa maison de Rochefort, vers 1892. RUE DES ARCHIVES

Romancier, né en 1966, auteur de L'Homme surnuméraire (Éditions Rue Fromentin), Patrice Jean est professeur de français au lycée de Saint-Nazaire.

LE FIGARO.- Dans votre roman, vous imaginez un monde où les classiques de la littérature sont expurgés de tout sexisme, racisme, alcoolisme... Comment vous est venue l'idée ?

Patrice JEAN.- L'idée d'une collection expurgeant les déviances est au confluent de deux ordres, celui de la logique romanesque et celui de l'observation des névroses de notre société. Comme j'aime lire les grands écrivains, oui, je sais, le concept fait rire certains, je tombe incessamment sur des idées qui, en leur temps, ne choquaient pas grand monde, mais qui, en notre période ultramoralisatrice, ne peuvent que heurter les princesses au petit pois et les narcisses de la vertu. Pourquoi, me dis-je souvent, tel ou tel propos de Pascal, de Molière, de Chateaubriand ou de Flaubert, ne déclenche-t-il pas la colère des vertueux ? Pendant longtemps, l'inculture a protégé les classiques : on ne les lisait pas, ou bien on les lisait mal, rapidement, superficiellement.

Je crains qu'aujourd'hui nos amis vertueux ne se réveillent, à l'image, par exemple, de ces associations qui s'indignent qu'on veuille rénover la maison de Pierre Loti au prétexte de passages injurieux envers les Juifs et les Arméniens. Mais si l'on veut jeter dans l'oubli les maisons et les œuvres des écrivains qui, peu ou prou, ont écrit des bêtises ou ont adopté des positions politiques discutables, c'est toute la littérature, et toute la civilisation, qu'il va falloir abandonner ! Et comme il faut être pauvre en vie, en expérience de la vie, pour se croire soi-même à l'abri d'une phrase idiote ou d'une position sujette à controverse : en réalité, ces censeurs ont une mentalité d'adolescents de 15 ans.

On a vu récemment des responsables de musée rebaptiser des tableaux, un metteur en scène modifier l'épilogue jugé machiste d'un opéra... Pensez-vous qu'un jour des titres de romans puissent être modifiés ? Ou que le politiquement correct puisse toucher le roman contemporain ?

Puisque l'on a touché au dénouement de Carmen, je crois possible qu'on puisse un jour raboter le titre d'un roman. Les éditions de poche proposent parfois des couvertures qui, en soi, sont des trahisons, je pense notamment à une couverture romantique de Madame Bovary, un dessin aux couleurs vives où deux amants passionnés se tiennent par la main, dans l'encadrement d'une fenêtre gothique : l'ironie de Flaubert a laissé la place à une soupe sentimentale. Pour le reste, le politiquement correct dirige la mentalité de beaucoup de gens, même si personne n'afficherait les couleurs vulgaires de ce mouvement, de sorte que certains romanciers ne se privent pas de patauger dans la fange aux cochons.

Soupçonnez-vous qu'aujourd'hui des écrivains s'autocensurent en travaillant sur leurs textes, par peur de froisser certaines minorités, de froisser la susceptibilité de certaines personnes particulièrement sensibles à certains thèmes tels que, entre autres, l'homosexualité, l'islam, la période coloniale... ?

Comme je l'ai dit, de nombreux auteurs n'ont pas à se censurer car ils sont déjà convaincus que le rôle de la littérature est d'œuvrer pour le Bien, ou pour ce qu'ils croient être le Bien. Il faudrait méditer cette assertion de Lao-tseu : « Tout le monde tient le bien pour le bien, c'est en cela que réside son mal. » La seule autocensure qui tienne, en littérature, à mon avis, est l'autocensure esthétique, si l'on comprend l'esthétique comme un mode de la vérité.

À ce propos, pourrait-on parler de « totalitarisme tranquille » ?

Totalitarisme est sans doute un mot fort : on vit encore sous le régime de la pluralité des opinions, les « dissidents » ne sont pas emprisonnés. Néanmoins, sous l'effet d'une servitude volontaire, des chiens de garde couvrent par leurs aboiements les voix qu'ils estiment réactionnaires ou indignes. On mesure le poids de ce totalitarisme soft au nombre de fois où l'on ravale sa langue, où l'on se dit : « Non, je ne vais pas dire ça, ici, devant eux. » Si certains ne se disent jamais ce genre de choses, qu'ils sachent, en lisant ces lignes, que la raison en est toute simple : ils appartiennent, sans le savoir, aux milices du Bien.